

# *De l'admiration de Romain Rolland pour Claude Monet*

**Bernard Duchatelet**

Diverses manifestations ont mis Claude Monet à l'honneur : onze « Cathédrales » du peintre ont été exposées à Rouen, mais, surtout, le Grand Palais à Paris a présenté une grande rétrospective du 22 septembre 2010 au 24 janvier 2011.

Il paraît intéressant de rappeler quelle grande admiration Romain Rolland a maintes fois manifestée pour ce peintre<sup>1</sup>, du moins pendant la première période de sa vie, disons jusqu'en 1913. Après, il n'en sera plus guère question. Rolland est pris par d'autres intérêts.

\*

Dans une lettre du 23 février 1920 Romain Rolland remerciait Paul Colin pour ses « très intéressantes *Notes pour servir à l'étude de l'Impressionnisme* » (Paris, Crès, 1920), ajoutant : « *Il est certain que l'Impressionnisme est un moment dans l'évolution. Mais quel moment ! Il a illuminé ma jeunesse. Il restera la gloire (la seule gloire peut-être) du Paris de mon temps.*<sup>2</sup> »

« *Illuminé* », le mot est fort : Monet est bien pour Rolland le peintre de la « lumière » !

C'est, plus de vingt ans auparavant, en effet, le 22 mai 1887 qu'il fait la « découverte de Monet », à la galerie du marchand d'art Georges Petit, rue de Sèze, à Paris. Le jeune normalien se laisse griser par son enthousiasme et ne tarit pas d'éloges : « *Depuis deux heures, je sais son nom. Je le considère comme celui d'un des plus puissants coloristes qui aient jamais existé. Une dizaine de tableaux, presque tous des vues de mer et de rochers, presque tous de la seule année 1886. Le bleu violet est le fond de ses harmonies et des flots. Les ciels sont moins bien observés.* » Rolland remarque aussi quelques Wistler, des Pissarro, des Renoir. « *Mais – avoue-t-il – c'est toujours vers Monet que je reviens. Quel fougueux musicien !* » (C4, 128-9). Pour Rolland la peinture est aussi musique avec ses rythmes et ses harmonies.

Moins de deux ans après, en mars 1889, il découvre dans une autre galerie parisienne, chez Boussod et Valadon, « *7 ou 8 nouvelles toiles* » du même Monet. Certes, il préfère les marines précédentes. « *Cependant, d'admirables impressions. Un clair-obscur, au bord d'une rivière. Une atmosphère rose autour de bouquets d'arbres. Un soleil éblouissant dans un champ doré, que traversent des enfants aux cheveux enluminés (les premières figures, je crois, que dessine Monet ; elles sont un peu maladroites ; mais tout est dans l'éblouissement de soleil, qui empêche de distinguer les visages dans l'ombre de leurs grands chapeaux).* » (C4, 184-5).

Quelques années plus tard, Rolland manifeste toujours le même enthousiasme dithyrambique. Il écrit à son amie Sofia, le 19 avril 1904 : « *D'autres expositions, modernes celles-là, font de plus en plus sentir la grandeur de l'œuvre accomplie par les impressionnistes. Je suis convaincu que les paysages de Claude Monet, Sisley, Pissarro, etc. tiendront plus tard dans l'histoire de l'art une place égale à celle des paysagistes de Fontainebleau.* » (C10, 171). Et encore le 21 octobre 1905 : « *les trois tableaux symphoniques [de Debussy] intitulé : la Mer [...] sont aux anciennes descriptions musicales ce qu'un beau paysage impressionniste de Monet ou de Sisley est à un paysage de Corot et Rousseau.* » (C10, 242).

Dans *Jean-Christophe* le romancier parle peu de Monet et des impressionnistes. Lorsque Christophe découvre Paris dans *La Foire sur la place*, il s'intéresse avant tout aux musiciens, à la critique musicale, puis au théâtre, à la littérature, mais guère à la peinture. Le romancier l'en dédouane aisément : « *Il était trop absorbé par l'univers intérieur pour bien saisir le monde des couleurs et des formes. [...] Sans doute son instinct percevait obscurément les lois identiques, qui président à l'harmonie des formes visuelles comme des formes sonores, et les nappes profondes de l'âme d'où sourdent les deux fleuves de couleurs et de sons, qui bai-*

1. Dans cet article, sont indiquées entre parenthèses certaines références de citations, suivant le code habituel : C+ (« Cahiers Romain Rolland » : 4 : *Le Cloître de la rue d'Ulm* ; 10, 11 : *Chère Sofia* 1 et 2 ; 26 : *L'un et l'autre*). JC : *Jean-Christophe*, éd. 1931.

2. Lettre inédite, BnF. Copyright Bibliothèque nationale de France de Chancellerie des universités de Paris.

gnent les deux versants opposés de la vie. Mais il ne connaissait que l'un des deux versants, et il était perdu dans le royaume de l'œil. Ainsi lui échappait le secret du charme le plus exquis, le plus naturel peut-être, de la France au clair regard, reine dans le monde de la lumière.

*Eût-il été plus curieux de peinture, Christophe était trop Allemand pour s'adapter aisément à une vision des choses si différente.* » (JC, 802).

Mais le romancier ne pouvait s'empêcher de faire une allusion aux impressionnistes et à leur révolution picturale. Entré *Dans la Maison*, qu'il découvre grâce à Olivier, Christophe finit par « *entrevoir la fièvre de renouvellement* » qui emporte les Français, qui « *en tête se lançaient à la découverte ; ils exploraient les lointains de l'art* ». « *Comme, avant eux, leurs peintres impressionnistes avaient ouvert à l'œil un monde nouveau, – Christophes Colombes de la lumière – leurs musiciens s'acharnaient à la conquête des sons* ». (JC, 953-4).

La *Foire sur la place* et *Dans la maison* paraissent aux « Cahiers de Quinzaine » successivement en mars-avril 1908 et en février 1909.

Précisément, cette année-là, l'occasion est offerte à Rolland de dire au peintre lui-même l'admiration qu'il lui porte. Monet est, en effet, de ceux qui participent alors à la constitution d'une petite pension pour le musicien Paul Dupin. Rolland en est particulièrement touché : « *Le grand peintre, Claude Monet (l'artiste que j'admire le plus en France, avec Rodin, – et plus que Rodin) s'est montré plein de cœur, en cette occasion* », confie-t-il à Sofia le 21 juin 1909 (C11, 38). Rolland vient, le 14 juin, de remercier le peintre pour sa contribution, ajoutant qu'il lui « *est particulièrement doux de penser que cette aide lui vient de vous que j'admire entre tous les artistes français d'à présent. Un art comme le vôtre est la gloire d'un pays et d'un temps. Quand je suis un peu dégoûté de la médiocrité de la littérature et de la musique actuelles, je n'ai qu'à tourner les yeux vers la peinture, où fleurissent des œuvres comme vos Nymphéas, pour me réconcilier avec notre époque. Mon admiration n'est pas d'hier. Elle date de plus de vingt ans, lorsque, encore au lycée, je voyais pour la première fois une exposition de vos œuvres (les Rochers battus par la mer).* »<sup>3</sup> » Passons sur l'inexactitude : Rolland n'était plus au lycée, mais rue d'Ulm quand il découvre Monet.

Quelques années plus tard, Rolland eut de nouveau l'occasion de revenir sur son admiration pour ce peintre. Préparant une « chronique parisienne » pour la *Bibliothèque universelle* consacrée au Salon d'automne de 1912 et qui retrace à grandes lignes le développement de la peinture nouvelle<sup>4</sup>, il se plonge dans la peinture française : « *Monet, Cézanne, Gauguin, Van Gogh, etc. Je cours d'une galerie à l'autre* », les galeries Bernheim, Rouart..., écrit-il à A. de Châteaubriant le 23 novembre 1912 (C26, 164).

En ce mois de novembre, il ne perd pas une occasion pour visiter toutes les galeries. Chez Durand-Ruel, il découvre une véritable caverne d'Ali-Baba, qui rassemble tous les grands peintres de l'époque et leurs chefs-d'œuvre : Cézanne, Manet, Degas, Sisley, Pissaro... S'il est surtout attiré par Renoir, en qui il voit « *le plus beau peintre de la femme de Paris, au XIXe siècle* », il ne peut s'empêcher de se délecter des « *magnifiques Monet, de toutes les époques, depuis les débuts jusqu'aux vues de Londres de 1904* », et de redire son enthousiasme : « *Tout ce que j'entends dire contre ce peintre, aujourd'hui, ne peut rien contre mon admiration. Je le regarde comme le plus grand poète de la peinture française, qui va toujours en s'élevant, du réalisme vibrant des paysages précis aux purs rêves de lumière. C'est une sorte de Shakespeare ou de Shelley. Il met l'éternité dans une seconde de vie, et, maître de la vie, il finit par créer avec elle des poèmes hallucinés, éblouissants et vertigineux comme des rêves d'Orient.* »<sup>5</sup>

Il a aussi de longues discussions avec le peintre Gaston Thiesson. au sujet de la peinture moderne. Celui-ci préfère Cézanne et n'aime point trop Monet, « *joli peintre* », et le dit sans ambages à Rolland, le 6 décembre 1912 : « *Je le vois assez comme le Debussy de la peinture.* »<sup>6</sup> La réaction de Rolland ne se fait pas attendre, il réplique aussitôt, le 10 décembre :

« *J'ai vu les Cézanne de chez Bernheim ; et j'ai vu aussi la collection Rouart. Mon ami, vous n'arriverez pas à ruiner mon admiration pour Monet. Elle s'est encore accrue. Le mot de "joli peintre", s'appliquant à lui, me paraît d'une injustice énorme, que je ne chercherai pas à combattre : car il faut que vous soyez injuste pour réaliser votre personnalité artistique. C'est de la même façon que j'ai traité Victor Hugo de galopin ou peu s'en faut. Nous ne devrions jamais juger (du moins en public)*

3. Lettre publiée dans : *Hommage à Claude Monet (1870-1926)*, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1980.

4. Romain Rolland, « Chronique parisienne », *Bibliothèque universelle*, janvier 1913, pp. 169-184.

5. Romain Rolland, *De Jean-Christophe à Colas Breugnon, pages de journal*, préface de Jérôme et Jean Tharaud, Éditions du Salon Carré, 1946, p. 56.

6. Toutes ces discussions entre les deux hommes se retrouvent dans leur correspondance de l'époque. Voir : Andicheh Yousofi, *Correspondance entre Romain Rolland et Gaston Thiesson (1912-1914)*, Mémoire de DEA, soutenu à la Faculté des Lettres et Sciences sociales de Brest, 1991.

que les artistes qui sont de notre famille. Il faut croire que je suis un peu de celle de Monet, puisque, depuis vingt ans, il est le peintre moderne qui me suggère le plus de joie de vivre ; le souvenir de certains de ses tableaux se confond pour moi avec celui de belles journées de rêve dans la nature. En tout cas, si ma comparaison avec Wagner était fautive – car Wagner est (par trop) un constructeur (il y en a de la maçonnerie !) – votre comparaison avec Debussy ne l'est pas moins : pas de forme plus arrêtée que celle de Debussy, qui semble si fluide ; ce sont des sonnets du XVI<sup>e</sup> siècle, délicats et parfaits, mais sans aucune générosité de veine, sans aucune abondance. Or, de toutes les vertus, l'abondance est bien celle qu'on peut le moins refuser à Monet. "Il peint comme l'oiseau chante." C'est pourquoi je l'aime tant. [...] Dans la collection Rouart, j'ai vu de très beaux Degas et Daumier, [...] le Monet que j'aurais bien voulu emporter sous mon bras (un ciel gris pommelé, lumière de printemps qui coule à travers les mille petites déchirures des nuages, sur une plaine ; des prairies, une rivière).<sup>7</sup> »

\*

C'est « frappé de la grandeur et de la nouveauté du mouvement – un Nouveau Monde de l'œil et de l'esprit<sup>8</sup> que Rolland rédige sa « chronique parisienne ». Il évoque tous ces peintres, insistant sur Monet : « Il est d'une génération de révolutionnaires, "capable d'ou-

blier, ainsi que le conseillait Cézanne (l'un d'entre eux), tout ce qui a paru avant". Il crée, avec ses amis, une langue nouvelle, une palette simplifiée, composée de sept ou huit couleurs, les plus proches de celles du spectre solaire ; il décompose les teintes, il multiplie les éléments, il use d'une polyphonie de touches bigarrées, croisées, juxtaposées. Et avec cet orchestre lumineux, il entonne un hymne intarissable au soleil. Toute son œuvre n'est qu'une suite d'odes enivrées, à la gloire de la lumière.<sup>9</sup> »

Le lecteur aura remarqué la progression des termes. Monet est d'abord « un des plus puissants coloristes », « fougueux musicien » ; il peint un « soleil éblouissant », « un éblouissement de soleil » ; puis nous passons du « monde de la lumière » aux « purs rêves de lumière », pour arriver à « cet orchestre lumineux », cet « hymne intarissable au soleil », cette « gloire de la lumière ».

Ne peut-on pas discerner dans cet enthousiasme grandissant comme l'évolution de Rolland lui-même ? Après avoir transformé son Christophe par la lumière d'Italie, ayant, enfin, achevé son roman, il se sent maintenant « libre ! Quelles délices ! [...] S'ouvrir aux germes féconds de l'avenir !<sup>10</sup> » Sa joie de vivre s'exalte ; il est prêt à écrire *Colas Breugnon*

Octobre 2010

**Bernard Duchatelet** est professeur émérite. Il a enseigné à l'Université de Bretagne Occidentale (Brest).

7. Lettre publiée dans la *Revue Française de l'Élite*, 25 mai 1948, p. 20.

8. De Jean-Christophe à Colas Breugnon, *pages de journal*, p. 69.

9. « Chronique parisienne », *Bibliothèque universelle*, janvier 1913, p. 173.

10. De Jean-Christophe à Colas Breugnon, *pages de journal*, p. 28.